

vers dix heures, et aussitôt une chaloupe portant un pavillon blanc se détacha de la flotte, et s'avança vers la ville.

On ne douta point qu'elle ne portât un trompette, et M. de Frontenac envoya à sa rencontre un officier qui la joignit à moitié chemin, fit bander les yeux au trompette, et le conduisit au fort. On eut soin, avant de le présenter au général, de le promener tout autour de la place où il fut fort étourdi des grands mouvemens qu'il entendit dans tous les quartiers, chacun se faisant un plaisir d'augmenter son embarras, et de lui donner lieu de croire que toute la ville était semée de chausse-trappes et de chevaux-de-frise, et que les Anglais ne pourraient faire un pas sans être obligés de franchir un retranchement. Mais la vue du gouverneur général, accompagné de l'évêque, de l'intendant, et d'un grand nombre d'officiers, dont la contenance n'annonçait rien moins que la crainte ou la défiance, acheva de le déconcerter. L'amiral Phibs, informé, quelques jours auparavant, par M. de Grandville, qui était tombé dans ses mains, que Québec était sans fortifications, sans troupes et sans général, ce qui était vrai alors, avait cru qu'il lui suffirait de se présenter devant la ville pour l'emporter, et avait communiqué cette confiance à toute son armée. Son envoyé présenta en tremblant sa sommation, qui était écrite en anglais, et qui fut interprétée sur le camp. La voici telle que donnée par Charlevoix d'après l'original.

“ WILLIAM PHIBS, Général de l'Armée anglaise, à M. de FRONTENAC :—

“ La guerre déclarée entre les couronnes d'Angleterre et de France n'est pas le seul motif de l'entreprise que j'ai eu ordre de former contre votre colonie. Les ravages et les cruautés exercées par les Français et les sauvages, sans aucun sujet, contre les peuples soumis à leurs majestés britanniques ont obligé leurs dites majestés d'armer pour se rendre maîtres du Canada, afin de pourvoir à la sureté des provinces de leur obéissance. Mais comme je serais bien aise d'épargner le sang chrétien, et de vous faire éviter les malheurs de la guerre, moi, William Phibs, chevalier, par ses présentes, et au nom de leurs très excellentes majestés Guillaume et Marie, roi et reine d'Angleterre, &c. vous demande que vous ayez à remettre entre mes mains vos forts et châteaux, dans l'état où ils sont, avec toutes les munitions et autres provisions quelconques. Je vous demande aussi que vous me rendiez tous les prisonniers que vous avez et que vous livriez vos biens et vos personnes à ma disposition ; ce que faisant, vous pouvez espérer que, comme bon chrétien, je vous pardonnerai le passé, autant qu'il sera jugé à propos pour le service de leurs majestés et la sureté de leurs sujets. Mais si vous entreprenez de vous défendre, sachez que je suis en état de vous forcer, bien